

L'avant-garde

Edité par le FOYER DU FRANÇAIS ANTIFASCISTE
18, Av. Pi i Margall
BARCELONE



Institution patronnée par le COMMISSARIAT DE PROPAGANDE de la
GENERALITAT DE CATALUNYA

Ce journal est envoyé gratuitement au Front. Soldats, demandez-le.

Prix de vente dans les kiosques: 25 centimes.

ROOSEVELT A PARLÉ

Il faut choisir décidément entre la guerre et la paix. Un simple isolement ou neutralité des Etats-Unis, ne serait pas suffisant. C'est question d'importance vitale pour le peuple nord-américain, que la sainteté des traités et le maintien de la moralité internationale soient rétablis.

Le monde doit traiter la situation internationale présente comme si c'était une épidémie: il doit mettre les malades en quarantaine.

Le Président Roosevelt a prononcé un discours très important, où il a exprimé le point de vue du Gouvernement nord-américain devant les problèmes internationaux actuels.

«Les grandes espérances qu'avait fait naître le pacte Briand-Kellog se sont évanouies rapidement, au beau milieu d'une époque de terreur. Cet état de choses a commencé il y a quelques années avec l'ingérence injustifiée de quelques Etats dans les Affaires Intérieures d'autres Etats, et l'occupation illégale de territoires étrangers. Aujourd'hui, cette situation est arrivée à constituer une grave menace pour les véritables fondements de la civilisation.

Sans déclaration de guerre, sans avis et sans justification, on assassine froidement des populations civiles entières avec des bombes aériennes; des sous-marins inconnus attaquent et coulent sans raison les vaisseaux des plus diverses nationalités. Tout ceci, pendant une période que l'on dit de paix.

Certaines nations prennent part dans les guerres civiles d'autres pays qui ne leur ont fait aucun mal.

Les nations revendiquent pour elles les mêmes libertés que celles qu'elles refusent à d'autres nations.

Personne ne peut assurer que les Etats-Unis ne doivent pas être attaqués. On peut dire que les armes n'offrent pas une sécurité suffisante. Et lorsque l'on arrive à un moment semblable, on peut craindre que la civilisation soit détruite et que l'humanité s'enfonce dans le chaos.

Les nations pacifiques devraient s'efforcer de maintenir les lois et les principes qui sont susceptibles d'assurer la paix. En premier lieu, elles doivent s'opposer à toute violation des traités. Un simple isolement ou une simple neutralité des Etats-Unis ne serait pas suffisants.

Il y a au monde une solidarité et une dépendance qui font que techniquement et moralement il soit impossible pour une nation, de s'isoler complètement des phénomènes économiques et politiques du reste du monde,

spécialement lorsque ces perturbations semblent s'étendre au lieu de diminuer.

C'est une question d'importance vitale pour le peuple nord-américain, que la sainteté des traités et le maintien de la moralité internationale soient rétablis.

Le 90 pour cent de la population mondiale se sent menacé; le 10 pour cent restant est la part qui se consacre à attaquer les principes et les lois internationales. Ce 90 pour cent qui désire la paix peut et doit trouver le moyen de faire valoir sa volonté.

Cet état de choses intéresse hautement tout le monde. Les questions qui sont en jeu affectent non seulement les violations de certaines bases particulières et de certains traités, mais aussi la loi internationale, et spécialement les principes humanitaires. En peu de mots, il faut choisir décidément entre la guerre et la paix.

Il est incontestable que l'actuelle situation internationale a été provoquée par la violation de certains accords, tels que le Pacte de la Société des Nations, le pacte Briand-Kellog, le traité des neuf puissances, etc., mais il est vrai qu'elle a été provoquée par des problèmes économiques.

La conscience du monde doit reconnaître toute l'importance qu'a la suppression des injustices. La conscience mondiale doit prendre en considération toutes les réclamations justifiées, mais elle doit élever à la catégorie de nécessité cardinale le respect de la sainteté des traités, le respect des libertés et des droits d'autrui, et mettre fins à toute agression internationale.

Le monde doit traiter la situation internationale présente comme si elle était une épidémie: il doit mettre les malades en quarantaine.

Je suis décidé à continuer à réaliser une politique de paix et utiliser tous les moyens possibles pour éviter que notre pays se voit mêlé à la guerre. Il devrait être inconcevable qu'en l'ère moderne une nation quelconque soit assez folle et assez cruelle pour courir le risque d'entraîner tout le monde à une guerre, à envahir, en violant les traités les plus solennels et sans provocation, des territoires d'autres nations trop faibles pour se défendre.

Le Président Roosevelt a fini son discours par les mots suivants:

«La guerre est contagieuse. Pour ceci, les pays qui sincèrement la détestent, doivent faire tout leur possible pour s'en éloigner et pour se prévenir contre son danger. Nous, les Américains du Nord, implantons toutes les mesures susceptibles de réduire le péril de nous voir entraînés à des complications internationales, mais nous ne pouvons pas avoir de protection complète, au milieu d'un monde enfoncé dans le désordre. Les principes de la paix doivent être restaurés pour que la civilisation vive et pour que la confiance entre les nations renaisse.

Nos camarades remarqueront que L'AVANT-GARDE paraît aujourd'hui sur deux pages seulement. Ils comprendront sans effort que la faute en est au manque momentané de papier, qui frappe tous les journaux. Nous essaierons d'en découvrir pour nos prochains numéros.

LE DISCOURS-BOMBE DE ROOSEVELT



LUNDI 20 d'une semaine à l'autre LUNDI 9

«D'une semaine à l'autre». Cette formule devenue courante pourrait prendre cette fois-ci une signification particulière et marquer un moment décisif, entre une série de circonstances et d'attitudes déprimantes, et des résolutions susceptibles de donner un cours nouveau aux affaires internationales. Je signale cette possibilité sans trop y croire: on nous a tellement habitués aux exaltations fiévreuses, suivies de déceptions insoupçonnées, aux annonces d'événements transcendants suivies de désillusions, inexplicables, que je n'attends plus rien des grandes promesses ni des prédictions sensationnelles. Passons donc simplement... d'une semaine à l'autre.

D'où vient ce préambule déabusé? Vous le savez comme moi. Mais puisque «il n'est pas encore tard pour parler d'elle», comme disait Monsieur de Bossuet dans la célèbre oraison fu-

nèbre, consacrons quelques mots à la note, la Note!

Tandis que ces Messieurs du Cabinet anglais poursuivaient leur partie de golf dominicale, les Services, c'est à dire les paperassiers de la Chancellerie, armés de loupes, examinaient le texte de la réponse italienne à l'invitation franco-anglaise. On nous a tenus au courant de cette étude au microscope. Une des interprétations les plus difficiles, c'est, paraît-il, de savoir si, comme le Duce ne parle pas de nouveaux envois de «volontaires», ceci veut dire que sa promesse antérieure de ne plus envoyer de troupes est toujours valable, ou si au contraire il faut entendre qu'il ne réitère pas cet engagement... Car s'il veut dire qu'il ne veut pas dire... Vous comprenez la différence? Entretemps, bien entendu, hommes, canons et tanks débarquent en Espagne. Mais les paperassiers, eux, étudient la note!

Et c'est si dégoûtant que je passe à autre chose. Sans quitter la note, cependant. Car il n'y a pas que l'Angleterre! Il y a aussi la France, que diable! En France, que dit-on? La plupart, naturellement, disent, comme une opinion personnelle bien arrêtée, qu'il faut savoir ce que dit l'Angleterre. Mais il y a des gens qui disent qu'il faudrait ouvrir la frontière des Pyrénées! D'autres hésitent: dame! qu'en penserait l'Italie? En tous cas, disent-ils tous ensemble, on ne ouvrira que si l'Angleterre est avec nous! Et nous assistons à ce spectacle effarant, que la France, enfermée dans son propre traquenard, n'ose même plus prendre cette décision qui en d'autres temps aurait paru assez simple à quiconque, non pas même de fermer, mais «d'ouvrir sa frontière»!!! Et je trouve que ceci est vraiment un peu raide!!

Nous avons entendu ces jours-ci un beau discours. Un discours? me direz-vous. Par ces temps-ci? Eh oui, chers amis, nous en sommes là! En ces heures où des populations entières, en Europe et en Asie, sont inexorablement assassinées et anéanties, il est assez consolant d'entendre un beau discours! Et du Président de la République Américaine, pas moins! Vous allez me retourner, avec une mauvaise foi inqualifiable, qu'il y a à peine quelques jours, le susdit Président interdisait simultanément l'envoi d'armement au Japon, ce qui est se f...icher un peu du monde, et à la Chine, ce qui est se f...icher cruellement des Chinois? Vous me direz aussi qu'il y a à peine quelques mois, le même Président tenait à Buenos Ayres une conférence panaméricaine, qui consacrait l'isolement absolu du continent en cas de conflit en Europe ou ailleurs?

Sans doute. Et c'est justement pour cela que le discours est encore plus beau. Vous n'auriez peut-être pas le talent d'en faire un pareil, pour exprimer toute votre sympathie à un brave homme, tout en le laissant assommer par des malandrins.

Si vous trouvez ceci un peu triste, vous avez un sujet plus gai dans la déclaration faite par le Gouvernement japonais. Elle vaut vingt: Le Japon se plaint de ce que ni la S. D. N., ni Washington, ni personne, n'ont rien compris à l'affaire nippon-chinoise. Tout le monde avait cru que le Japon attaquerait la Chine, et lui voulait des histoires. Il n'en est rien de rien. C'est la Chine qui a fait des misères au Japon, lequel agit en la circonstance «pour sa légitime défense» (sic). Et un journal officiel ajoute, pour que nous comprenions bien, que le Japon veut en somme démontrer ses dispositions d'amitié à la Chine; que lorsqu'elle sera conquise et occupée, il faudra lui laisser quelques garnisons nipponnes pour maintenir cette sympathie, et, comme cette démonstration aura coûté quelques dépenses au Japon, les Chinois seront invités à participer aux frais.

Maintenant, j'ai bien compris, et je remercie ces Messieurs de Tokio. Je ne suis pas le seul à avoir saisi: Monsieur Mussolini a chargé son Ambassadeur d'apporter l'adhésion de l'Italie au Japon à l'occasion de cette lutte qu'il soutient «pour sa légitime défense» (resic). Et «tutti contenti»!

Ainsi Tricoche et Cacolet sont d'accord. Ils le proclament et se donnent le bras. Les deux font la paire. Une paire qui, avec l'autre, serait de trois. Je dirai même trois comme les Mousquetaires, qui étaient quatre... Car le trio nippon-italo-germain est flanqué, lui aussi, d'un Benjamin, le Portugal. On nous parle bien d'un autre candidat-satellite; mais celui-ci est encore en incubation à Burgos. Ça demande à mûrir.

Un deuil frappé à la fois l'Espagne et la France: nous avons perdu ce grand diplomate qui, de St. Jean de Luz et assisté de Troncoso, assurait la représentation de la France auprès du Gouvernement de Valence. Je veux parler de Mr. Herbert. Celui-ci est «en disponibilité», Troncoso est en prison

à Brest. J'avais, personnellement, signalé les agissements de notre étrange ambassadeur. Je me marque un petit haricot blanc.

On nous donne des nouvelles de Bilbao, la capitale basque maintenant occupée par les insurgés. Elles sont pénibles, car elles nous disent, et nous nous en doutions, les persécutions exercées, comme partout ailleurs en territoire rebelle, contre les militants de gauche, et même contre tout individu taxé plus ou moins légitimement de républicanisme. Mais ce qui dans ces nouvelles, est assez risible, c'est la déconvenue des banquiers, puissants industriels et autres potentats de l'argent, qui attendaient paisiblement à l'étranger le triomphe «nationaliste» pour venir reprendre leur fauteuil et leur coffre-fort. Ces accessoires de la puissance sont aujourd'hui aux mains (si l'on peut ainsi dire pour les fauteuils) des Allemands! Et on leur a fait comprendre qu'ils pouvaient repasser. En attendant, ils pourront dire: «Tu l'as voulu, George Dandin, tu l'as voulu!»

J. ARNAUD

Sur le front d'Aragon avec les troupes catalanes

Ville martyre de Belchite, en avril dernier, j'avais examiné à la jumelle des retranchements républicains de Monte Lobo, le pittoresque aspect de ses rues et de ses humbles maisons. De leurs redoutes fortifiées, mille fois, les canons républicains auraient pu te détruire, et cependant ils se turent, car dans tes murs vivait une population civile innocente, des femmes, des enfants. Et maintenant je t'ai retrouvé Belchite: mais en ruines, dévastée, martyrisée. Trente fois dans la même journée, les avions hitlériens de Franco sont venus plonger, réduire la ville libérée en cendres, semer la mort et la dévastation, s'acharner sur un pays qui déjà ne leur appartenait plus...

Cette histoire de Belchite, c'est aussi celle de la guerre fasciste. Aidés par une presse servile, les généraux rebelles et leurs complices italiens et allemands, «posent» aux défenseurs de la civilisation et du droit, et font claironner dans le monde entier l'écho de leurs prétendues victoires: mais l'armée populaire de l'Espagne libre, avec courage et ténacité, marche de succès en succès, délivre des régions entières du servage fasciste, reste humaine dans les batailles les plus acharnées.

En avril dernier, après deux semaines passées dans les tranchées de Madrid, après avoir parcouru ce front d'Aragon si héroïquement défendu par les troupes catalanes, j'emportai l'impression que les généraux traîtres malgré l'aide de Rome et de Berlin perdraient honteusement la partie.

Aujourd'hui cette impression est devenue une certitude. Je crois à la défaite de Franco qui doit faire face avec ses tristes mercenaires aux fronts redoutables de l'extérieur et de l'intérieur, et qui aux abois, fait bombarder par l'aviation et l'artillerie des villes ouvertes, torpiller en Méditerranée d'inoffensifs cargos... Je crois à la défaite des spécialistes de la Reichswehr, stratèges sans enthousiasme et sans envergure.

Je crois à la défaite des troupes italiennes, car je les ai vues à l'oeuvre en Abyssinie et connais les merveilleuses aptitudes physiques de la course des chemises noires lorsque le sort de la bataille leur devient défavorable et qu'ils ne peuvent demander aux gaz de suppléer à leur courage.

Vive l'Armée Populaire!

Vive l'Espagne de la liberté!

Vive la Généralité de Catalogne!

J. ALLOUCHERIE

Dans les cercles politiques français on parle de la possibilité d'une démonstration navale au large des îles Baléares. On croit même qu'une partie des vaisseaux entretrait au port de Mahon, en mettant ainsi cette île à couvert d'une éventuelle agression italienne.

* E C H O S *

La France et l'Angleterre, fatiguées et impatientées par les dilations italiennes, avaient envoyé au Duce une note polie, mais comminatoire, et qu'on nous présentait, en somme, comme un ultimatum.

L'Italie devait répondre «oui» ou «non». Si c'était «non», on allait voir ce qu'on allait voir!

L'Italie a froidement répondu «non». Alors, la France et l'Angleterre ont pris une résolution énergique:

On recommence au Comité de Non Intervention.

Et la séance continue!

Comme en 1914, l'Allemagne vient de déclarer qu'elle respectera l'intégrité de la Belgique dans le cas d'un conflit armé.

C'est un bel avenir pour les villes de Liège, Namur et tant d'autres qui connurent jadis la valeur de la parole teutone.

Un fils de Mussolini est en Espagne où il veut continuer ses exploits d'Abyssinie, si toutefois nos aviateurs le laissent faire. Un autre fils de l'empereur romain est arrivé aux Etats Unis pour s'intéresser, dit-il, à l'industrie cinématographique, mais parmi les artistes d'Hollywood il a trouvé tellement d'hostilité que avant peu le beau Vitorio laissera le sol démocratique de l'Amérique du Nord pour celui où le colonel Batiste joue au dictateur.

Les allemands ne négligent aucune occasion pour faire de l'espionnage en France. L'aviateur commercial qui fait le service Stuttgart-Lisbonne, quand il passe sur les Basses Pyrénées n'oublie pas de survoler les endroits réservés pour la défense nationale. Parfois il

les survole à une si faible altitude que l'on a distingué nettement la prise de photographies.

Pendant toute cette semaine des réunions à Paris et à Londres auront lieu. M. Yvon Delbos, M. Eden et peut-être Lord Plymouth vont échanger des notes, des notes et des notes. Nous verrons se rebiffer le Comité de non Intervention et peut-être celui de l'intervention inconnue.

La semaine prochaine Mister Eden et M. Delbos continueront les réunions et peut-être trouveront ils la formule qui leur permettra de créer le Comité qui nous chantera en chœur «C'est toujours, la même chose».

La guerre finira avec la victoire incontestable de la République.

M. Portela Valladares ex-président du conseil des Ministres a livré une note à la presse dans laquelle il dit: Ce n'est pas de la foi ni de l'optimisme. C'est une conviction dérivée de considérations innattaquables.

LA VOIX DE ROOSEVELT

Je reconnais que les procédés démocratiques sont nécessairement plus longs que ceux des dictatures mais je n'admet pas que les procédés doivent être dangereusement lents.

DE L'AVANCEMENT POUR LE GENERAL ITALIEN COMMANDANT EN ESPAGNE!

Rome, 7 octobre. — Le général de brigade Bergonzoli, qui a combattu en Espagne, vient d'être nommé général de division.

Il est maintenu à la disposition du ministre pour mission spéciale.

LA BOITE FACTEUR

Arrey. — As-tu déjà reçu les deux colis?

Taberner. — Nous expédions les journaux aussitôt que nous les recevons, et si les nouvelles ne sont pas fraîches, au moins tu peux te consoler en pensant que c'est toujours la même chose, comme dans la chanson.

Par poste nous expédions la chemise et le support de ceinturon.

Lavisse. — Les journaux ne vont pas te manquer, et notre estime non plus.

Isidoro Moreno. — Les Espagnols qui n'ont pas 45 ans ne peuvent pas sortir d'Espagne.

Audouy. — Nous ne manquons pas d'envoyer régulièrement des journaux, mais...

Dausse. — Bien reçu ta lettre et ta commande, mais l'argent n'est pas encore arrivé.

Baas. — Ton camarade est venu chercher ce que tu ne nous as pas laissé.

Hoffener. — Le colis laissé par Bartoli, je te l'ai expédié par poste recommandée le 4 courant.

Theuret. — Si tu viens à Barcelone, tu pourras disposer du FOYER et tu verras une grande ville très souriante, à défaut du sourire d'un responsable du FOYER, qui gueule toujours.

Arrey. — Nous avons tes 600 pesetas et nous avons envoyé ce que tu demandes. Les colis, quelquefois vont très doucement, mais pas par notre faute.

Krachovik. — Nous t'envoyons toujours les journaux allemands. Si tu ne les réçois pas, tâche de les réclamer.

Garcia. — Arrey a le stylo.

Navarro, Luis. — Nous envoyons toujours des journaux, mais tu nous avais donné l'adresse de Mequinenza et non Fraga. Le colis a été déjà envoyé.

Lannois. — Mais, malheureux, ce n'est pas comme ça qu'il faut faire!

Rouget. — Je suis bien ennuyé avec ton affaire. Elle n'avance pas, et pour cause.

Robert. — Je ne t'oublie pas, bah!

Pillot. — Je suis allé chercher tes chaussures. Elles sont jolies à les embrasser.

Guillemin. — Faut pas t'en faire, mon vieux. T'es au régiment.

Leroy. — Tout ce que nous t'avons envoyé à Valence nous a été retourné.

Chagnon. — Mais tu te caches? Nous ne t'avons plus revu.

Dausse. — Nous avons reçu tes 900 pesetas.

Bou. — Tu es bien mariole, mais ça ne prend pas.

Gautier. — T'as reçu notre lettre? Ecris-nous, car nous suivons ton affaire. Georges est parti en France, et il nous dit être labas bien malheureux.

Lermite. — Tu es un petit tricheur.

Dufrène. — C'est très gentil, très raisonnable, mais ça ne gaze pas.

Durant. — Et après, quoi?

Costade. — Mais, non, mon vieux, tu es français et non international.

Massou. — Certainement, tu peux y compter.

Ronchery. — Tes camarades sont venus nous voir, merci.

Soles. — Tu aimes lire La Calotte? Et bien, tu l'auras.

Allemand. — Les grandes choses n'ont été jamais faites par les pessimistes.

Charley. — Tu peux y compter, mais en revanche il faudra que tu soies un peu plus sage.

Dussart. — Je vois que tu es un brave type.

Leonce Moreno. — Nous avons reçu tes 250 pesetas, et nous espérons te voir bientôt.

MADELON

Nous rappelons aux camarades qu'ils ont à leur disposition, au FOYER un service de garde d'objets, effets, papiers, argent, etc. Bon nombre d'amis du FOYER en font déjà usage; nous sommes persuadés qu'ils en sont tous satisfaits, à en juger par les remerciements qu'ils nous adressent. De notre côté nous les remercions de leur confiance. Rappelons aussi aux camarades que nous nous chargeons de leurs commissions, emplettes et envois de fournitures diverses. Nous ne demandons qu'à vous être utiles et agréables, Français du front!